

Remercier les crises

Nicholas Dawson et Stéphanie Roussel

Numéro 168-169, hiver 2021

Depuis la crise

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95488ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Dawson, N. & Roussel, S. (2021). Remercier les crises. *Moebius*, (168-169), 9–20.

Remercier les crises

Montréal, le 20 novembre 2020

Cher Nicholas,

Comme j'écris la première lettre, on pourrait croire que c'est moi qui te tends la main, alors que c'est l'inverse qui s'est produit. Tu m'as ouvert les portes de *Mœbius*, et l'invitation fut totale : me revenait le privilège d'amorcer notre discussion, d'ouvrir ce numéro avant d'avoir reçu les textes qui le composeraient, étant donné qu'ils s'écrivent en même temps que cette lettre. Tu seras peut-être frustré, déçu ou content en me lisant ; je sais seulement que nous devons avancer à partir de là, puis avec ta réponse, et ensuite avec les textes que l'on nous aura finalement confiés, et alors je te réécrirai, et enfin, toi aussi, tu m'écriras de nouveau. Conjuguer ainsi avec le risque de l'indétermination, n'est-ce pas ce qu'impose toute crise, et la plus belle leçon qu'on puisse en retenir ? S'adapter à ce qui s'en vient, en ayant conscience que l'on se trompera forcément, et qu'il serait donc utile d'entretenir le doute. Si tout est susceptible de changer en un basculement, c'est que nos certitudes, nous les inventons.

Je parle d'un numéro qui n'existe pas tout à fait, mais qui prend place au cœur de multiples crises, qui se suivent ou se chevauchent, du moins s'accumulent. Pour m'orienter,

j'entretiens l'idée de ne pas y être seule. Cette étoile polaire est un monde en soi. Quelques noms : Katia Belkhodja, Rébecca Déraspe, Emanuella Feix, Cato Fortin, Sandrine Galand, Dalie Giroux, Kama La Mackerel, Mishka Lavigne, Marie-Christine Lemieux-Couture, Laurence Olivier, Si Poirier, Yassi Vile. Puis les autrices des rubriques, Sophie Bélair Clément, Marie-Ève Lacasse et Ouannesssa Younsi. J'allais t'oublier : Nicholas Dawson. Il y a une richesse immense à être capable de nommer les personnes qui nous entourent, et laisser leur présence résonner en nous. C'est une révolution sans doute, une révolte certainement. Je vous connais plus ou moins bien, parfois très minimalement, parfois intimement, mais être en votre compagnie est, pour l'instant, ce qui m'importe – cet accueil à l'aveugle, non pas dans le secret (temporaire) des corps comme la revue en a l'habitude, mais de leurs mots, de ce que ces corps ont envie d'exprimer lorsqu'on leur offre un espace suffisant pour le faire et qu'eux, en échange, nous accordent leur confiance. Toute crise est, selon moi, un être-avec, ou plutôt un naître-avec. Je dis souvent que les solidarités ne se manifestent que depuis une fracture, une vulnérabilité : une peine d'amour, l'effondrement d'une ville, une pandémie. C'est là que nous pouvons voir clairement qui choisit la désertion et qui reste auprès des autres. Rien n'éprouve mieux l'amitié et la bienveillance que ce qui les ébranle, et cela suppose autant leur faillite que leur affermissement.

Le 26 mars 2020, j'écrivais à la poète Maude Pilon : « Nous tissons des fils invisibles entre nous, et si nous ne les voyons pas en ce moment, viendra un jour où ils deviendront visibles. » J'essaie de ne pas perdre cela de vue. Ce n'est pas facile ; je ne cesse d'être déçue – par des artistes dont j'ai apprécié le travail, par des personnes qui faisaient partie de

mes cercles social ou professionnel, par les institutions (ces entités prétendument désincarnées qui édictent la forme de nos vies et dont l'imputabilité ne semble revenir à personne, et pourtant...). La déception n'est pas un étonnement. Je ne viens pas de découvrir la violence policière, les horreurs coloniales, les agressions sexuelles, l'indifférence étatique, le suprémacisme blanc, la domination cishétéropatriarcale, ni les ravages du capitalisme. Je suis déçue parce que, malgré tout, je continue d'espérer mieux, et j'espère mieux parce que je doute de la permanence de cet ordre du monde. Quand je ne succombe pas à la fatigue et à la peur, je parviens néanmoins à trouver de quoi m'enthousiasmer dans ces solidarités nouvelles ou réaffirmées.

Tu m'as demandé de t'accompagner à la direction de ce numéro avec un tel naturel que je crois que ni toi ni moi n'avons songé que cette collaboration n'était imaginable que depuis la crise, que si nous nous connaissions avant la pandémie, l'affection et le respect que nous nous portons aujourd'hui sont apparus au fil des crises. Je tenais à le rappeler.

Amitiés,

Stéphanie

* * *

Montréal, le 27 novembre 2020

Chère Stéphanie,

Cette semaine, mon cercle intime a été bouleversé par de la mortalité. Une nouvelle crise. Mon rôle, cette fois, est celui de l'accompagnement, de l'écoute, de l'empathie. Ce n'est pas mon deuil à moi, c'est celui d'une personne qui a besoin de mon appui, mais cette crise, comme elles le font toutes, a le pouvoir de remplir les lieux d'un épuisement émotionnel qui, sans être le mien, réduit ma capacité de concentration. Oui, les crises se chevauchent, s'accumulent; cet hiver arrive avec une fatigue incommensurable qui couvre les textes, ceux que j'écris et ceux que je lis, d'un voile de plus en plus épais, de plus en plus opaque. Je ne te dis rien de très original: nous n'en pouvons plus, c'est évident.

Aujourd'hui, j'ai réussi à lever le voile qui couvrait ta lettre et m'empêchait de la saisir, comme si ma respiration au-dessus de tes mots révélait un secret mal gardé que je désirais entendre à nouveau pour mieux le comprendre. Cette fois, c'était la bonne: j'ai su te lire avec l'impatience du correspondant, en m'arrêtant en plein milieu pour rédiger ma réponse.

Je te raconte cette mort non pas pour ajouter une crise aux crises depuis lesquelles nous considérons ce numéro spécial et double de *Mæbius*, mais pour me rassurer, peut-être me lancer des fleurs de façon éhontée. Si ma concentration est réduite, au moins elle n'atteint pas ma capacité à m'engager avec les autres, à commencer par ceux que j'aime le plus. Tu as raison de dire que des crises naissent la solidarité et la bienveillance, et on peut dire l'inverse: les crises dévoilent aussi l'absence criante de solidarité et de bienveillance là

où elle est pourtant attendue. Je me souviens d'avoir été profondément blessé par l'abandon de certain·e·s ami·e·s et membres de ma famille pendant ma dépression. La pandémie a, quant à elle, forcé plusieurs d'entre nous à négocier nos amitiés, nos familles choisies pour les transformer en « bulles sociales » capables de briser l'isolement ; ce faisant, un tri a dû s'effectuer, brutal mais, avouons-le, parfois aisé. Puis, les crises politiques que nous avons traversées dernièrement nous ont obligé·e·s à montrer nos couleurs et ont révélé autant nos allié·e·s que nos ennemi·e·s, et de façon plus blessante encore les limites de ce que nous considérions jusqu'alors comme des alliances. Mais je suis négatif, tu m'en excuseras. C'est bel et bien depuis les crises que je t'écris, les deux pieds en plein dedans...

Les crises ont aussi le pouvoir malheureux de nous isoler, de briser les « fils invisibles » à coups de confinements successifs. J'ignore grâce à quelle force j'ai su résister. Par traumatisme, peut-être, propulsé par la terreur d'affronter à nouveau mon propre silence. Mais voici que, encore en crise, je m'accroche à cette solidarité nouvelle que nous construisons ensemble, avec ce numéro rassembleur. Tu as raison de relier la solidarité et la crise ; bien qu'elles apparaissent comme des événements éphémères, des explosions, des éclosions surprenantes et spectaculaires, toutes deux sont en réalité comme l'écriture : durables, parfois interminables, elles se déploient dans la lenteur, insidieusement, se renouvellent et s'entretiennent avec beaucoup de travail, de résistance et d'engagement. Tu fais bien de me rappeler, donc, que nous pouvons également être redevables aux crises de l'année dernière, car toutes n'ont pas eu que des effets malheureux : grâce à elles se sont consolidés des amitiés, des alliances, des luttes, et beaucoup d'amour.

Je feins de quitter ma négativité pour un jeu à peine cynique: je souhaite remercier ces crises. Les remercier comme un geste de compassion et comme un geste d'exclusion. Gratitude et mise à pied. C'est un peu trop binaire, mais entre les deux sens du mot, je souhaite qu'il y ait quelque chose comme une camaraderie.

Merci d'avoir accepté de faire partie de cette nouvelle communauté!

Nicholas

* *
* *

Montréal, le 7 janvier 2021

Ah Nicholas,

J'ai reçu ta lettre et ai voulu y répondre avec empressement. Je crois que je me sentais aussi triste que honteuse, d'avoir tant tenu à parler d'éclaircies que j'ai peut-être trop mis à distance la tempête. C'est une honte comme le sont toutes les hontes, improductive mais révélatrice d'une part de ce que je suis. J'échoue constamment à concilier la joie et l'empathie, en me convainquant que l'une encombre l'autre. J'ai dû me retenir du côté du silence; je devais attendre de recevoir les textes du numéro puisque c'est dans ce cadre, plutôt qu'en raison de notre amitié, que nous nous écrivons, sous contraintes et publiquement. Les semaines se sont donc écoulées, et j'ignore où tu te situes maintenant dans les eaux

de tes deuils (que j’imagine multiples). Je sais qu’aucune crise ne s’est apaisée, malgré la lumière qui pointe ici et là, comme au Chili, le pays qui t’a vu naître, où un référendum a donné la faveur à une réforme de la Constitution, et en Argentine, où l’avortement vient d’être légalisé. J’ai oublié ce que j’avais prévu de te répondre ; j’aurais choisi, je le crains, des mots d’un lyrisme ridicule ou, du moins, qui m’apparaîtrait ridicule en me relisant ce matin.

Hier, d’un coup, j’ai perdu de vue tous les rayons de lumière qui traversent le brouillard, de plus en plus épais et étouffant. Des suprémacistes blanc·he·s ont envahi le Capitole, à Washington, pour tenter d’imposer l’autorité de Donald Trump à la Maison-Blanche. Même si cette élection est historique en des manières réjouissantes, le plafond de verre encaissant de nombreuses cassures – à elle seule, Kamala Harris est la première femme, la première personne afrodescendante et la première personne indodescendante à devenir vice-présidente des États-Unis –, elle me tétanise. La montée de la haine vient d’atteindre un point névralgique et à ce même moment, le gouvernement du Québec annonce de nouvelles mesures coercitives pour freiner la pandémie, dont un couvre-feu. La vie respectera les horaires de travail et sera contenue entre 5 h et 20 h. Nous serons travailleur·euse·s ou ne serons point, et toustes les autres pourront crever ou se faire battre par les forces de l’ordre. J’ai ouvert cette lettre sur ma difficulté à faire cohabiter la joie et l’empathie. Il y a de pires paradoxes que celui-là, par exemple : l’égoïsme et la coercition. Le couvre-feu a été instauré pour réduire les risques de transmission, et empêcher les soirées où l’on célèbre son individualisme sur des planchers de danse clandestins. L’affaire, c’est que si c’est l’égoïsme de ces fêtard·e·s qui justifie les mesures coercitives, leur mise en

pratique se fera tout de même en leur faveur, réactivant au passage les traumatismes des personnes qui ont d'autres expériences de couvre-feu que celui imposé à l'adolescence par ses propres parents.

Les suprémacistes blanc·he·s ont déferlé dans les rues adjacentes au Capitole en des masses enragées et, bien que la scène soit d'une violence inouïe, la police les a considéré·e·s avec indulgence, une sorte de bienveillance, si l'on compare le calme dont elle a fait preuve hier avec son empressement à lever les fusils lorsque se tient devant elle une personne noire, racisée ou autochtone, ou encore une personne sans domicile fixe ou en pleine psychose. Dans quelques jours, il nous sera interdit de sortir lorsqu'il fait noir, et j'anticipe les blessures et les morts. Où iront les personnes qui vivent partout et nulle part, ces personnes à qui l'on a, bien souvent, refusé un toit et des murs, un peu de chaleur, au nom du libre marché et de la dette nationale ?

Je ne peux pas m'empêcher de songer au fait que sortir de la crise n'est plus une voie impraticable. Des vaccins existent dorénavant. Pourquoi s'inventer des complots compliqués lorsque la raison de notre enfermement est si évidente, si froidement acceptée ? La crise s'étire, amplifiant d'autres crises, à cause de la privatisation des soins de santé. Des vaccins existent, mais ils ne nous appartiennent pas, on doit les acheter. Ils sont produits en quantité limitée. Notre souffrance est redevable au capitalisme et, paradoxalement, la pandémie le menace. Cette absurdité, pourtant bien réelle, est-elle plus difficile à saisir que l'idée qu'il y ait des lézards géants derrière les murs de nos parlements ?

Les crises ont parfois l'effet de nous emplir au point que plus rien d'autre n'est envisageable. Je n'ai rien dit des textes que nous avons reçus, ni sur celui de Yassi Vile, que

je souhaitais vivement publier à *Mœbius*, et qui aura été, lui aussi, emporté par une crise. L'espace me manque pour poser des gestes d'accueil. J'ai désactivé mon compte Facebook et ai trouvé dans cette solitude qui me répugnait au mois de mars une source de repos. J'ai l'intuition que je devrais lutter contre ce repli sur soi afin de tenter d'entretenir les éclaircies.

C'est pour cela que je te réponds aujourd'hui, avec un empressement bien différent de celui ressenti à la réception de ta lettre.

Merci de permettre cet échange,

Stéphanie

* * *

Montréal, le 14 janvier 2021

Très chère Stéphanie,

Dans la tourmente de notre époque, ta lettre pliée en deux, dans cette grande enveloppe jaune, a l'effet d'une éclaircie. Tu ne devrais donc pas avoir honte de parler de lumière avec moi.

J'aborde le hors champ de nos lettres, leur matérialité. La grande enveloppe jaune, nos choix de timbres (des mort·e·s-vivant·e·s de l'Halloween, un paysage de Noël – nos échanges rendent hommage aux fêtes passées), puis les objets qui

accompagnent nos mots : des cartes postales et, cette fois, des fleurs séchées. J'ai le regret de t'annoncer qu'elles n'ont pas survécu à l'envoi. La scène était à l'image des temps qui courent, remplie d'espoirs déçus : j'ai ouvert l'enveloppe avec empressement, encombré par le sac que je tenais sur mon épaule, et ces fleurs séchées désormais en miettes se sont d'un coup éparpillées sur mon plancher blanc que je déteste avec passion, qui fait briller toute saleté, toute tache, tout cheveu bien noir et bien frisé. En voyant ces poussières de fleurs et ces morceaux de tiges tomber plus ou moins lentement auprès de deux ou trois cheveux de latino, je t'avoue que j'ai voulu crier parce que j'ai immédiatement perçu cette situation pourtant insignifiante comme trois rappels simultanés : l'espoir est toujours gâché par une catastrophe + mon plancher est horrible + je ne sais plus quoi faire de cette maudite crinière sur ma tête.

Je me suis aussitôt souvenu de notre première rencontre officielle à propos de ce numéro de *Mæbius*, au cours de laquelle nous avons parlé de cheveux, des gens aux cheveux lisses qui jalourent les frisé·e·s, des frisé·e·s qui jalourent les personnes comme toi. J'ai ramassé les bouts de fleurs et les frisous en souriant ; dans ce sourire, il y avait beaucoup de tendresse, une lumière douce qui n'avait rien à voir avec les gyrophares de la police annonçant violemment le début du couvre-feu.

Les temps sont durs et les crises ont raison de nous ; notre sensibilité extrême nous fait réagir de façon épidermique et passer brusquement d'une émotion à l'autre, de l'excitation à la tragédie, de la tendresse au désespoir, de la lumière à la honte. Parfois, cela nous a réduit·e·s au silence, nous a empêché·e·s d'écrire, mais depuis toutes ces crises, nous lançons encore nos mots ; tenaces, nous commentons actuellement les mots

des autres, leurs phrases bien ficelées. Nous accumulons les conseils, suggestions, questions et corrections, nous avons manifestement plein de choses à dire. J'ai l'impression que nous correspondons aussi avec ces personnes que je prends la peine de (re)nommer ici, non pas pour respecter les normes d'un liminaire traditionnel – nous avons abandonné cette idée bien vite –, mais plutôt parce qu'ils ont le courage titanique de lier les traumatismes historiques aux situations actuelles (Katia Belkhodja), d'aborder frontalement les aspects idéologiques et socioéconomiques de la pandémie (Emanuella Feix, Dalie Giroux), d'insister sur les enjeux de classe, de santé mentale, de genre et d'identité sexuelle pour dénoncer des injustices (Rébecca Déraspe, Laurence Olivier, Sandrine Galand) et pour activer la mémoire à partir des métiers et du quotidien (Ouanessa Younsi, qui amorce avec ce numéro sa résidence d'écriture, Sophie Bélair Clément, qui pense la création). Le courage, aussi, de retourner aux espaces d'ombre de leur intimité pour que les échecs, les secrets, les peurs et les conflits deviennent récits (Cato Fortin, Mishka Lavigne, Marie-Christine Lemieux-Couture), puis celui de proposer des mondes utopiques où les marges se célèbrent (Si Poirier), où le legs et les solidarités décoloniales sont perçus comme des formes de réparation (Kama La Mackerel, Marie-Ève Lacasse).

Je tiens à clore notre échange, Stéphanie, en saluant ce courage-là, celui d'ajouter des mots et beaucoup de sensibilité à tout le vacarme qui nous entoure, un courage néanmoins aussi important que celui de se désister, de refuser, de se taire, de tourner le dos au bruit et de panser ses plaies. Il est vrai qu'avec ce numéro, nous poussons les artistes à produire en pleine tempête ; je crois qu'il est important, également, d'embrasser ceux qui choisissent de ralentir.

Peut-être ainsi, à certains moments et dans certains aspects de nos vies, considérerons-nous à notre tour ce que tu appelles un repli sur soi non plus comme l'effet dévastateur d'une crise parmi tant d'autres, mais plutôt comme une ouverture salvatrice – un remerciement – qui nous permettra de retourner une fois de plus aux mots, aux mains tendues, aux correspondances. Lumineuse, celle-ci me sauve la vie, malgré ses poussières.

À défaut de voir les crises s'éteindre, je me réjouis de les traverser avec toi.

Nicholas

Nicholas Dawson et Stéphanie Roussel
Rédacteur en chef et éditrice invitée